

Données linguistiques, données sociolinguistiques: le traitement labovien du vernaculaire africain-américain

Céline BOURQUIN

Université de Neuchâtel

celine.bourquin@unine.ch

From 1965 to 1968, William Labov conducted an empirical research into African American Vernacular English in South Central Harlem. This paper's main aim is to reflect on his method. Four "phases" are distinguished. The first one is equivalent to data production, it has to do with procedures used for reaching African American Vernacular English. The second one is about the analysis of specifically linguistic data, while the object of the third and the fourth "phases" is the data analysis from ethnographic observation.

William Labov a largement contribué à apporter à la linguistique une «nouvelle pratique»¹, une nouvelle méthode de travail induisant un déplacement de la linguistique structurale vers une linguistique du discours socioculturellement situé. Sa recherche systématique sur le vernaculaire africain-américain² représente, pour ainsi dire, le prototype de cette pratique originale liant le langage, l'observation, le contexte sociologique et les rapports sociaux; une pratique intégrée dans une approche plus large de la langue: l'approche matérialiste/empirique.

Introduction

S'interrogeant sur les fondements de la linguistique Labov (1987) y observe une profonde division, qui rappelle l'opposition philosophique entre idéalisme

1 Cf. *Sociolinguistique* (1976).

2 L'*African American Vernacular English* (AAVE) est défini comme étant: «[...] the dialect spoken by the majority in the inner city, [is] remarkably uniform across the United States and [is] becoming increasingly different from other dialects» (Labov, 2001:2-3). Nous avons opté pour la traduction *vernaculaire africain-américain* dont nous utiliserons principalement l'abréviation VAA.

et matérialisme ou – dans la terminologie linguistique – celle entre mentalisme/rationalisme et empirisme. L'approche mentaliste est principalement illustrée par la grammaire générative et transformationnelle de Noam Chomsky alors que les principes essentiels de l'approche empirique sont clairement exploités par la sociolinguistique. Ces deux démarches se distinguent, en particulier, par leur définition même de la langue, leurs méthodes de production et d'analyse des données ainsi que par les objectifs qu'elles assignent à la linguistique. En fait, ces traits sont précisément ceux qui différencient le linguiste de bureau – ou linguiste «en fauteuil»³ – du linguiste de terrain.

Il nous importe ici, non pas de débattre une fois encore de la relation entre sociolinguistique et linguistique, mais de réfléchir sur la «mise en application» – ou plutôt sur une «mise en application» possible – de l'approche matérialiste. Pour cette réflexion, nous nous référons à la recherche systématique de Labov sur le vernaculaire africain-américain, qui se veut une recherche directe, empirique sur la langue. Nous nous proposons de «déconstruire» celle-ci et d'en dégager quatre «phases» qui correspondent globalement à la méthode de travail de Labov. La première «phase» est méthodologique, elle porte sur les techniques employées pour trouver et réunir les données les plus cohérentes et les plus fiables à l'intérieur de la communauté linguistique. La seconde concerne l'analyse de ces données. Les troisième et quatrième «phases», prolongements en quelque sorte de la précédente, ont trait respectivement au fonctionnement de la langue – dans les groupes de pairs et à leurs frontières (parmi les membres des groupes de pairs, les *affranchis*, par opposition aux *paumés*) – et à ses emplois – l'«étude des règles de la rhétorique des discours» pour reprendre les termes de Pierre Encrevé (1976). Avant d'aborder ces différentes «phases» de l'étude de Labov, nous allons brièvement voir quel a été l'objet de celle-ci.

Harlem 1965-1968

Préoccupé de l'échec régulier et uniforme des enfants africains-américains défavorisés dans leur apprentissage de la lecture, Labov soumet, en 1964, à l'*Office of Education*⁴ un projet de recherche visant à repérer si le dialecte parlé à Harlem par les jeunes africains-américains joue un rôle dans l'échec des écoles à leur enseigner à lire. Il s'avère qu'en dépit de différences structurales notables entre le vernaculaire africain-américain et l'anglais standard,

3 Nous faisons allusion à une image classique en anthropologie, l'«armchair anthropology».

4 *U.S. Department of Health Education and Welfare.*

scolaire⁵, la cause première de l'insuccès massif qu'enregistrent les écoles des ghettos réside «[...] dans le conflit culturel et politique qui agite la classe» (Labov, 1978:329). Les différences dialectales sont importantes car elles symbolisent ce conflit. Son enquête l'amène ainsi à considérer non seulement la langue, mais encore «[...] la culture, l'organisation sociale et la situation politique des jeunes Noirs [...]» (Labov, 1978:9).

Véritable plaidoyer en faveur du vernaculaire africain-américain, le livre *Language in the Inner City. Studies in the Black English Vernacular* – paru en 1972 aux Etats-Unis, traduit et publié en France en 1978 (*Le parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis*) – expose les résultats de cette recherche menée trois années durant à *South Central Harlem*⁶.

Notre travail repose principalement sur les deux versions – originale (américaine) et française – de l'ouvrage susmentionné, différentes publications de Labov se rapportant à l'investigation de 1965-1968, ainsi que sur notre mémoire de licence (Bourquin, 2003).

Maintenant, il s'agit d'approfondir la «pratique linguistique» de Labov, son programme.

1. Méthodologie

En 1972, Labov écrit:

to come to grips with *language*, we must look as closely and directly at the data of everyday speech as possible, and characterize its relationship to our grammatical theories as accurately as we can, amending and adjusting the theory so that it fits the object in view.⁷ (Labov, 1972b:201)

Son étude du vernaculaire africain-américain compte justement parmi celles qui, dès le milieu des années soixante, ont démontré que l'observation directe

5 Les résultats présentés ici ont été, dans la mesure du possible, actualisés; nous avons pris en compte les modifications apportées par Labov au fil de ses publications. Ce dernier travaille d'ailleurs à une deuxième édition de *Language in the Inner City. Studies in the Black English Vernacular* intégrant les nouvelles découvertes en matière de vernaculaire africain-américain – annoncée pour 1999, elle n'a, à notre connaissance, pas encore paru.

6 *Language in the Inner City. Studies in the Black English Vernacular* se fonde sur deux rapports de travail: les *Cooperative Research Report* 3091 (1965) et 3288 (1968). Nous n'avons malheureusement pas pu avoir accès à ces rapports.

7 «[...] si l'on veut accrocher la *langue*, il est nécessaire d'examiner les données du langage quotidien aussi directement et d'aussi près que possible, et d'en caractériser la relation à la théorie grammaticale avec la plus grande exactitude, sans hésiter à corriger ni à adapter cette théorie afin qu'elle s'ajuste à l'objet visé» (Labov, 1976:280).

de la langue dans son contexte social constituait une procédure avantageuse et solide⁸.

L'observation du vernaculaire africain-américain en situation

L'objet d'étude de Labov⁹ est le vernaculaire pris en son sens général, c'est-à-dire le langage acquis à l'adolescence par les locuteurs urbains issus généralement des couches sociales inférieures¹⁰, et non pas au sens de «vernaculaire individuel»¹¹. Cependant, pour saisir la structure comme l'usage de ce vernaculaire, Labov doit surmonter le «paradoxe de l'observateur». Un paradoxe méthodologique qu'il avance conséquemment à ses études sur la centralisation phonologique des diphtongues à Martha's Vineyard (1963) et sur la stratification sociale de l'anglais à New York (1966):

[...] le but de la recherche linguistique au sein de la communauté est de découvrir comment les gens parlent quand on ne les observe pas systématiquement; mais la seule façon d'y parvenir est de les observer systématiquement. (Labov, 1976:290)¹²

-
- 8 Les études suivantes ont concouru à la même démonstration: Gumperz, 1964; Fishman, J.A., Cooper, R.L., Ma, R. et al. (1968). *Bilingualism in the barrio: the measurement and description of language dominance in bilinguals*. U.S. Dept of Health, Education and Welfare, Washington, D.C.; Shuy, R., Wolfram, W. & Riley, W.K. (1967). *A study of social dialects in Detroit*. Washington, D.C., Office of Education; Labov, W. (1963). The social motivation of a sound change. *Word*, 19, 273-309; Labov, W. (1966). *The social stratification of English in New York City*. Washington, D.C.: Center for Applied Linguistics; etc.
- 9 Labov travaille en équipe, c'est par souci de simplification que nous mentionnons uniquement son nom.
- 10 «[...] the kind of speech the majority of speakers of a city (usually low-status speakers) acquire in their adolescent years» (Milroy, 1987:24).
- 11 Dont Labov donne, par ailleurs, la définition suivante: «the vernacular may be defined as the structure acquired in the speaker's formative years that is most consistently controlled, and is used in the most intimate social settings where the minimum attention is given to the audiomonitoring of speech» (Labov, 1980:379-380).
- 12 Il est manifeste que ce «paradoxe de l'observateur» n'est pas propre à la recherche (socio)linguistique, mais bien plutôt qu'il caractérise toute pratique de terrain, dès lors que la seule présence de l'observateur modifie l'objet, les conditions de l'observation. En anthropologie, Paul Rabinow (1977) a posé que le travail de terrain est un travail de production de la réalité sociale. L'ethnographe ne recueille pas simplement des faits, son statut «conditionne» sa subjectivité. La neutralité absolue – gage de «scientificité» – longtemps revendiquée est mise en doute et «de plus en plus d'anthropologues considèrent que, plutôt que d'éviter, de nier ou de chercher à contrôler les éléments personnels et les émotions en jeu sur le terrain, il faut les comprendre et les intégrer dans la recherche» (Ghasarian, 2002:11). Une démarche réflexive que l'anthropologie

Différentes techniques permettent à Labov d'approcher de la résolution du paradoxe qui, pratiquement, est impossible à résoudre entièrement. Sa méthodologie s'inspire des travaux de John J. Gumperz (1964) sur Khalapur et Hemnes (Hemnesberget) et plus globalement de l'observation participante, une pratique ethnographique¹³. La procédure complexe à laquelle recourt Labov pour «atteindre» le vernaculaire africain-américain et, par là-même, sa façon de «revisiter» la pratique en question, s'articule autour de trois composantes¹⁴:

- ◆ La mise à profit de l'interaction ordinaire à l'intérieur des groupes naturels (autoconstitués). La cohérence et le caractère systématique du vernaculaire procédant d'une multiplicité d'interactions, Labov va préférer les groupes réels de locuteurs aux individus isolés; le groupe exerce un contrôle important sur ce style de discours. Par ailleurs, il a été démontré qu'en général les locuteurs âgés de neuf à dix-huit ans parlent le vernaculaire le plus cohérent. Les jeunes adultes, détachés de leur groupe d'égaux, sont plus aptes à passer à la langue standard et ont davantage l'occasion de le faire. Leur grammaire en raison de l'utilisation qu'ils font des règles standard (de l'anglais standard) subit, d'après Labov, une transformation vraisemblablement irréversible.

En bref, Labov respecte l'organisation de la communauté étudiée et concentre son attention sur les membres de groupes de pairs, adolescents ou préadolescents.

- ◆ La collaboration de quatre chercheurs à l'enquête. Paul Cohen et William Labov, tous deux étrangers à la culture vernaculaire, se sont chargés d'interpréter les données produites sur le terrain par Clarence Robins et John Lewis, lesquels connaissent cette culture de l'intérieur et la comprennent pleinement. Les compétences se sont donc partagées entre chercheurs blancs – Labov et Cohen¹⁵ – et africains-américains – Lewis et Robins¹⁶.

du proche rend encore plus nécessaire. L'ethnographie actuelle se problématise, tandis que l'anthropologie se fait «réflexive».

13 L'observation participante aurait pour fonction, en anthropologie, «[...] de dissoudre la présence de l'observateur parmi les observés [...]» (Bonte & Izard, 1992:471).

14 Pour ce qui est de cette procédure, nous nous inspirons de Lesley Milroy (1987).

15 Paul Cohen a notamment effectué la majeure partie de la transcription et de l'analyse détaillée des variables linguistiques.

16 Clarence Robins et John Lewis sont profanes en linguistique. Clarence Robins a interviewé John Lewis lors de l'enquête préliminaire sur Harlem. Les talents de narrateur de celui-ci ont alors impressionné Labov et ses collaborateurs.

Cette collaboration nous apparaît exemplaire en ce sens que les points de vue d'*insider* et d'*outsider* en général successivement «choisis» par l'enquêteur de terrain ne se trouvent pas combinés, mais en quelque sorte «personnifiés». Nous entendons par là que Labov dissocie ces deux perspectives: Lewis et Robins, en tant que membres de la subculture africaine-américaine, incarnent l'*insider* et servent d'intermédiaires aux *outsiders* que sont Labov et Cohen. Cette dissociation – des vues du dedans et du dehors – permet certes à Labov d'accéder à un large éventail stylistique, mais elle équivaut également à une reconnaissance implicite du conflit sociopolitique entre Africains-Américains et Blancs dans l'Amérique des années soixante.

- ◆ L'emploi de différentes méthodes pour produire les données. Nous passons sur les préliminaires pour nous focaliser sur ce que Labov tient pour la phase majeure de son travail: l'observation prolongée de groupes de pairs de l'intérieur. Celle-ci s'est déroulée en deux temps¹⁷ selon une procédure similaire pour tous les groupes de préadolescents et d'adolescents, à savoir des entretiens individuels, face à face, des séances de groupe ainsi que des sorties collectives.

Pendant les séances de groupe, le discours de chaque participant est enregistré sur une piste séparée grâce à un micro-cravate, tandis qu'un micro central capte l'ensemble du groupe. Selon Labov, ces séances s'apparentent à des réunions, c'est-à-dire que les membres du groupe de pairs étudié – Thunderbirds, Aces, Jets ou encore Cobras – jouent aux cartes, boivent, chantent et échangent des «vannes». Globalement, le «jeu» des interactions spontanées des membres permet de surmonter les effets de l'observation et de l'enregistrement. John Lewis¹⁸ a, pour sa part, non seulement enregistré, mais aussi filmé ses séances de groupe. Celles-ci réunissent de six à douze affranchis alors que ses «rencontres restreintes» rassemblent deux ou trois amis intimes¹⁹. Labov conclut que «c'est [...] des séances de groupe que nous retirons le meilleur enregistrement du vernaculaire et de sa grammaire, en même temps qu'un trésor de données sur les emplois du langage» (Labov, 1978:22).

17 L'observation des Thunderbirds, des Aces et, accessoirement, des Oscar Brothers (des garçons plus âgés), puis celle des Jets et des Cobras.

18 John Lewis s'est chargé de l'observation participante des Jets et des Cobras. Pour ce faire, il loua un local de «club» que fréquentèrent journallement les membres des Jets au cours de l'année 1966.

19 Les interviews simultanées de deux membres d'un groupe de pairs sont appelées «interviews doubles» par Labov.

Quant aux sorties collectives, elles ont, entre autres, fourni l'occasion à Labov de recueillir, d'enregistrer, quantité de vannes (*sounds*) et, par suite, d'éclairer les emplois du vernaculaire africain-américain. Nous y reviendrons plus loin.

En plus de ces techniques, Labov a constitué un échantillon aléatoire stratifié de cent adultes, arrangé des entrevues avec des individus isolés (paumés) et interviewé des adolescents et des préadolescents résidant dans le quartier d'Inwood – une zone «[...] aussi éloignée qu'il est possible à Manhattan de toute influence noire directe [...]» (Labov, 1978:22).

Grâce à cette combinaison méthodologique, ses données se sont révélées suffisamment riches pour lui permettre aussi bien d'analyser la grammaire «interne» du vernaculaire africain-américain que d'examiner et interpréter des faits sociolinguistiques généraux.

Cette procédure décrit la manière dont Labov a constitué ses corpus, voyons à présent comment il analyse les données qui les composent.

2. Analyse des données

Si Labov s'efface lors de la production des données, il lui appartient, par contre, de traiter celles-ci. A notre point de vue, deux facteurs au moins, exposés ci-après brièvement, ont influé sur ce traitement:

- ◆ l'intention du chercheur. Labov s'efforce de prouver, en particulier, que le vernaculaire africain-américain est tout aussi logique que l'anglais standard, officiel – cf. *The Logic of Non-Standard English* (1969);
- ◆ les destinataires de la recherche. En contradiction avec l'assertion de Mitsou Ronat (Chomsky, 1977), nous ne pensons pas que Labov s'adresse *surtout* aux enseignants, aux pédagogues, mais qu'il s'adresse *aussi* à eux. Il s'agit de leur procurer des matériaux exploitables et intelligibles sur le dialecte non-standard en question. Labov vise, par conséquent, un double destinataire: le linguiste et l'enseignant/pédagogue.

«L'objectivité dans l'étude du verbe *to be*»²⁰

Parmi les multiples problèmes structuraux que pose le VAA, nous avons décidé de nous servir de celui de la copule pour illustrer la façon dont Labov

20 Intitulé emprunté à Labov (1982a).

analyse ses données. D'un autre côté, par le biais de l'intitulé, nous pouvons introduire l'idée générale d'«objectivité» chère aux matérialistes/empiristes.

En vernaculaire africain-américain, la copule – c'est-à-dire les différentes formes tensées de *be* auxiliaire de prédication et de *be* auxiliaire progressif – est parmi les variables les plus saillantes. Le vernaculaire présente quatre formes quand d'autres dialectes n'en présentent que deux:

- | | |
|--|----------------------------|
| (1) a. <i>He is always doing that.</i> | b. <i>He is tired out.</i> |
| (2) a. <i>He's always doing that.</i> | b. <i>He's tired out.</i> |
| (3) a. <i>He always doing that.</i> | b. <i>He tired out.</i> |
| (4) a. <i>He be always doing that.</i> | b. <i>He be tired out.</i> |

Nous nous en tenons à l'alternance des formes tensées – les formes (1) à (3)²¹. Il s'agit de savoir «[...] si 1(a,b) et 2(a,b) sont le résultat de l'insertion morphologique variable de formes d'un dialecte superposé [à partir de 3(a,b)], ou si 2(a,b) et 3(a,b) sont le résultat de la réduction variable d'une forme sous-jacente 1(a,b)» (Labov, 1982a:393).

Pour cette analyse de la copule, Labov s'appuie sur des enregistrements d'entrevues et de séances de groupe, des tests de répétition et les expérimentations psycholinguistiques conduites par Jane Torrey dans les écoles de Harlem²².

En quelques points, nous allons retracer les voies empruntées par Labov pour aboutir, dès 1969²³, à la solution suivante:

[...] l'anglais noir comporte une copule sous-jacente au présent comme au passé, certaines de ces formes sont contractées, et parmi cet ensemble de formes contractées, certaines subissent l'effacement de la consonne résiduelle²⁴. (Labov, 1982a:395)

- ◆ Une analyse distributionnelle qualitative a permis d'établir que le VAA peut contracter ou effacer la copule quand d'autres dialectes de l'anglais peuvent la contracter; mais, il ne peut ni la contracter ni l'effacer quand les autres dialectes ne peuvent pas la contracter. Un examen subséquent

21 Les formes 4(a,b) appartiennent au système de l'aspect.

22 Elle a étudié des enfants de *grade 2*. Les années scolaires sont, aux USA, numérotées en nombre croissant, du *grade 1* au *grade 12*. De 6 à 11 ans, les enfants américains vont à l'école élémentaire (*grades 1 à 5*). De 12 à 14 ans, ils vont à la *middle school* (*grades 6 à 8*) et de 15 à 18 ans, à la *junior high school* (*grades 9 à 12*). Au *grade 8* (à 14 ans) prend fin l'enseignement obligatoire. Torrey, J. (1972). *The Language of Black Children in the Early Grades*. New London: Department of Psychology, Connecticut College.

23 Labov, W. (1969). Contraction, deletion and inherent variation of the English copula. *Language*, 45, 715-762.

24 Donc, «2(a,b) et 3(a,b) sont le résultat de la réduction variable d'une forme sous-jacente 1(a,b)».

des modalités de contraction de l'auxiliaire en anglais standard a révélé que cette contraction correspondait à l'effacement d'un schwa dans les mots de la forme V(C)²⁵ – la voyelle y étant relâchée et non accentuée. L'application de la contraction, pour ce qui est de *will* et *has*, est subordonnée à un processus précédent d'effacement du glide initial.

- ◆ Une analyse quantitative est indispensable pour faire ressortir pratiquement la façon dont la contraction et l'effacement sont enchâssés dans le système de règles du VAA. Labov se fonde sur les enregistrements d'interviews et de séances de groupe de cinquante-sept sujets africains-américains²⁶, auxquels s'ajoutent un échantillon d'adultes résidents du même quartier et huit locuteurs blancs – provenant des deux groupes de contrôle de *upper Manhattan* (Inwood). L'analyse indique que, tous les groupes (et tous les individus s'y rattachant) recourent davantage aux formes pleines dans les entretiens individuels et que l'effacement apparaît plus fréquemment dans les styles et les contextes les moins formels. Le *pattern* (structure) des contraintes contextuelles est également uniforme.
- ◆ Si le sens des contraintes environnementales est semblable pour l'effacement et la contraction, leurs effets sont plus marqués pour l'effacement. La contraction et l'effacement répondent, par conséquent, à des règles variables distinctes, mais qui comportent le même système de contraintes. Le fait que l'assimilation de /t/ dans *it's*, *that's* et *what's* doit être agencée après la contraction – mettant ainsi la sifflante en contact avec /t/ – atteste l'existence de règles séparées.
- ◆ L'étude de Jane Torrey a démontré la prédominance de la forme pleine de *is* chez les enfants parlant le VAA. Par ailleurs, elle s'accorde avec l'idée de la présence de règles régulières pour la contraction et l'effacement de la copule. Et, «ces résultats confirment l'hypothèse selon laquelle le VNA²⁷ possède une copule sous-jacente dont on peut facilement faire prendre conscience, mais, en revanche, n'a pas de règle d'accord entre le sujet et le verbe» (Labov, 1982a:398).

L'«étude du verbe *to be*» a ainsi non seulement contribué à la reconnaissance du VAA en tant que système linguistique distinct, comportant des règles gram-

25 Dans la plupart des dialectes, l'effacement du schwa se produit seulement lorsque le marqueur abstrait «temps» est présent.

26 Ceux-ci représentent tous les groupes de pairs étudiés établis dans le quartier entre la 110e et la 118e Rue.

27 Vernaculaire noir-américain.

maticales bien formées qui lui sont propres, mais encore elle a mené à la formalisation de règles variables – enjeu crucial en sociolinguistique.

Il nous reste enfin à montrer pour quelles raisons cette étude est, ou se veut, objective. Tout d'abord, d'après Labov, les données les plus solides, les plus objectives, sont celles de la production spontanée; son analyse se base effectivement sur ce type de données – enregistrements de conversations non surveillées, d'entretiens individuels, de séances de groupe, etc. Ensuite, l'analyse qualitative, première étape, est complétée par une analyse quantitative²⁸. Les résultats obtenus sont confrontés avec ceux d'autres études de la copule en VAA – particulièrement celle de Walt Wolfram (1969)²⁹. Tout ce qui ressort de la subjectivité – qu'il s'agisse des introspections, des intuitions du chercheur ou de l'informateur – est globalement écarté.

Attendu sa conception de la langue, Labov ne peut s'en tenir au seul traitement des données linguistiques, à la structure interne du VAA. Pour lui, l'analyse sociolinguistique ne peut se priver de l'analyse globale de la vie sociale. Cette dernière analyse est rendue possible par ses données proprement sociolinguistiques – c'est-à-dire qu'aspects linguistiques et sociologiques se révèlent indissociables. Les deux prochaines «phases» considèrent respectivement le vernaculaire dans son cadre social et la culture vernaculaire par le biais d'une de ses activités, les insultes rituelles.

3. Fonctions et fonctionnement du vernaculaire

L'approche ethnographique, qui fait pendant à la linguistique, a permis de dégager la structure sociale de la culture vernaculaire (*street culture*) ainsi que les différents rapports entre les (pré)adolescents africains-américains eux-mêmes et ceux qu'ils entretiennent avec la culture vernaculaire. Deux catégories se dégagent nettement, celle des affranchis, les membres des groupes de pairs (*hip* en VAA), et celle des paumés (*lames* en VAA). Les analyses qui suivent permettent de clarifier aussi bien les statuts respectifs de ces (pré)adolescents que les fonctions, d'une part, et, le fonctionnement du VAA, d'autre part.

28 D'après Labov, l'étude de la variation ne peut être que quantitative. En linguistique, la méthode quantitative d'analyse est particulière aux matérialistes/empiristes.

29 Wolfram, W. (1969). *A sociolinguistic description of Detroit Negro Speech*. Arlington: Center for Applied Linguistics.

Le rôle joué par la culture dans l'échec de l'apprentissage de la lecture

Labov montre que faire partie des affranchis signifie appartenir pleinement à la culture vernaculaire, c'est-à-dire connaître et faire siens les usages de celle-ci, ses règles, sa langue (le VAA) et sa tradition linguistique ainsi que son système de valeurs – globalement semblable à celui de la *lower class*. Les paumés, eux, sont des isolés; ils se tiennent délibérément ou involontairement à l'écart, à la «périphérie», des groupes centraux, par conséquent, de cette culture dominante. Du fait de leur statut «externe», et comparativement aux affranchis, les paumés accordent non seulement une importance moindre à la *street culture*, mais encore n'attribuent pas au vernaculaire africain-américain les mêmes fonctions. Pour les affranchis, le vernaculaire remplit notamment une fonction identitaire, il symbolise l'identité aussi bien groupale qu'ethnique.

Cette «bipartition» intéresse certes la sociologie, mais également la pédagogie en général, car elle se retrouve dans les classes des écoles; Labov l'établit analytiquement. Afin de saisir directement le niveau de lecture des jeunes Africains-Américains scolarisés, il corrèle les résultats de septante-huit d'entre eux au *Metropolitan Achievement Test*³⁰ et l'appartenance ou la non-appartenance à un groupe de pairs. Il en ressort que si les paumés³¹ ont environ deux ans de retard par rapport à la moyenne nationale, ils apprennent à lire et s'améliorent généralement en grandissant. Les affranchis, par contre, présentent tous un retard de trois ans ou plus, ils ne progressent guère et leurs résultats plafonnent clairement au niveau du *grade 5*.

Labov explique l'échec de l'apprentissage de la lecture en général et ces résultats contrastés en particulier par le «conflit culturel et politique qui agite la classe»; lequel n'est rien d'autre qu'un conflit de fonctions et de systèmes de valeurs concurrents. Les affranchis, bien davantage que les paumés, ne se reconnaissent pas dans le système scolaire et ses valeurs, qui sont considérées (à juste titre) comme celles de la *middle class* blanche.

Vernaculaire et organisation sociale

Les paumés se différencient des affranchis socialement et culturellement, mais s'en différencient-ils aussi linguistiquement? En d'autres termes, les paumés sont-ils linguistiquement marqués par la distance qui les sépare de la

30 Labov a également eu accès à leurs dossiers scolaires. Les élèves des écoles new-yorkaises sont soumis chaque année au *Metropolitan Achievement Test* qui porte sur la lecture et les mathématiques.

31 Approximativement quarante pour cent de l'échantillon.

culture vernaculaire? Labov le détermine en confrontant les grammaires respectives de ces deux populations, par le biais de quatre groupes de locuteurs (pré)adolescents: les Thunderbirds, les Aces, dix garçons participant à des patronages (*Vacation Day Camps*)³², et les «paumés du 1390»³³.

Il observe l'usage que font les paumés des règles variables du VAA; les différences linguistiques ne concernent pas la forme de ces règles, mais le niveau de leur emploi. Parmi celles-ci la contraction et l'effacement de *is*, 3^e personne du singulier de *be*, copule et auxiliaire sur laquelle je m'arrête de nouveau³⁴. Les Thunderbirds et les «paumés du 1390» sont mis en parallèle et Labov dégage les probabilités d'application des règles de contraction (opérant sur la forme pleine pour aboutir à la forme contractée) et d'effacement (opérant sur la forme contractée pour aboutir à la forme effacée)³⁵ pour ces deux groupes; la quantité ϕ , comprise entre 0 et 1, note la probabilité d'application. Ses données quantitatives sur la contraction chez les «paumés du 1390» lui permettent d'établir qu'ils font de cette règle globalement le même usage que les Thunderbirds – la probabilité est de .65 pour les premiers et de .73 pour les seconds. Par contre, les deux groupes appliquent la règle d'effacement tout à fait différemment; cette dernière, au contraire de la règle de contraction, est particulière au vernaculaire africain-américain. Alors que la probabilité d'application est de .52 pour les Thunderbirds, elle est de .12 seulement pour les «paumés du 1390»: ceux-ci «[...] effacent la copule assez souvent pour qu'il soit visible que la règle existe dans leur système, mais en même temps si rarement qu'il est évident qu'elle y est en voie de disparition» (Labov, 1978:360).

Ces résultats recoupent ceux obtenus avec d'autres variables du VAA – *r* postvocalique, effacement des consonnes *t* et *d* dans les groupes consonantiques finaux, etc. – et démontrent ensemble la spécificité linguistique des paumés. Ces derniers se situent à la «périphérie» aussi bien de la culture vernaculaire que de sa langue; ils sont dès lors l'objet d'influences variées (autres dialectes, médias, enseignants, etc.).

Ainsi, en même temps qu'il met au jour le fonctionnement du vernaculaire dans les groupes sociaux dominants et à leurs frontières, Labov révèle le lien existant entre les structures linguistiques et la place occupée par un locuteur donné à l'intérieur de sa communauté.

32 Ils forment une catégorie intermédiaire, composée d'affranchis comme de paumés.

33 Ils résident, à l'instar des Thunderbirds, dans l'immeuble 1390 de la 5e Avenue.

34 Cf. «phase» 2. «Analyse des données».

35 Les formes pleines, contractées et effacées sont réparties par environnements grammaticaux.

4. Les emplois du vernaculaire

Dans sa monographie sur la culture des rues chez les jeunes des cités – *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages* (2001) –, l'ethnologue David Lepoutre écrit, à propos des «insultes rituelles et traditions culturelles»: «les échanges d'insultes rituelles ont été plusieurs fois observés et décrits par des linguistes spécialistes des parlers noirs aux Etats-Unis. L'analyse de loin la plus poussée et la plus complète en revient ici à Labov, qui a consacré un long chapitre de son ouvrage *Le parler ordinaire* à cette pratique originale des «vannes»» (Lepoutre, 2001:173). Deux préalables ont permis cette «fameuse» analyse: le vaste corpus d'insultes constitué et le fait de tenir l'«échange de vanne³⁶» pour un acte de parole organisé, répondant à une logique.

Les quelques trois cents vanne (rituelles) collectées par Labov l'ont été en trois occasions principalement: deux excursions en minibus, l'une avec les Jets et l'autre avec les Cobras, pendant lesquelles le seul non-membre (Robins ou Lewis) se trouve au volant et une séance de groupe rassemblant cinq Thunderbirds. Ces vanne ne sont pas rapportées par les affranchis, mais véritablement produites au cours d'interactions verbales et, dans la mesure du possible, référencées. A titre de comparaison, Lepoutre, qui est resté deux ans sur son terrain (la cité des Quatre-Mille à la Courneuve), n'en a recueilli qu'une centaine; à sa demande, ses informateurs en ont noté une partie.

Les insultes ne se conçoivent et ne font sens que dans le cadre d'un échange rituel (*sounding*) explicitement réglé. Toute insulte en appelle non seulement une autre, en réponse, mais est ouvertement évaluée; un échange suppose donc au moins deux antagonistes et un public. La manière d'interpréter et de répondre à une insulte varie néanmoins suivant le type d'insultes produit. A notre sens, l'opposition que pose Labov entre insultes rituelles et personnelles l'illustre bien.

L'insulte rituelle est un énoncé manifestement faux, et même faux par définition. Elle prend pour cible la mère de l'adversaire, l'adversaire lui-même ou encore l'un de ses proches parents et plus spécialement un de leurs attributs – âge, poids, habillement, etc. Toutefois, il est reconnu que l'insulte en question n'énonce pas des faits: «[...] par une convention sociale, on admet que les attributs qu'elles [les vanne] désignent n'appartiennent en réalité à personne» (Labov, 1978:455-456). Une certaine distance symbolique préserve ainsi les antagonistes des retombées de leurs actes de parole. Il

36 Nous employons *vanne* comme synonyme d'insulte rituelle.

convient de répondre à une telle insulte par une vanne, une autre insulte rituelle:

David: Your father got buck teeth. (Ton père, il a des dents de cheval).

Boot: Your father got teeth growin' out his behind. (Ton père, il a des dents qui lui sortent du derrière). (Labov, 1972a:345/1978:446).

L'insulte personnelle, elle, n'est pas donnée pour fausse, elle peut même se révéler exacte. L'antagoniste qui y recourt enfreint les règles de l'échange et trompe en quelque sorte la confiance du groupe. L'attribut, le trait visé peut être propre à la cible. La réponse appropriée à une pareille insulte est une dénégation, une justification ou une atténuation:

J1: I went in Junior house 'n' sat in a chair that caved in. (J'ai été chez Junior et je me suis assis sur une chaise, elle s'est enfoncée).

J2: You's a damn liar, 'n' you was eatin' in my house, right? (T'es un sale menteur, et pis t'y bouffais chez moi, pas vrai?) (Labov, 1972a:317/1978:414).

Outre cette opposition, Labov fait ressortir la compétence des affranchis, leur capacité à distinguer spontanément ces deux sortes d'insultes et à fournir la réponse attendue. L'échange de vanes rituelles – comme celui d'insultes personnelles – possède une «structure solidement articulée» et est régi par des règles fondamentales connues des membres de la culture vernaculaire.

L'analyse que fait Labov des emplois du vernaculaire, et plus précisément des insultes rituelles est intéressante car elle offre, d'après nous, plusieurs niveaux de lecture. La différence entre insultes rituelles et personnelles exposée plus haut et, dans son ensemble, la description qu'il donne des vanes constituent le niveau de lecture de base, «tangible». Au-delà de ce niveau de la description, il y a celui de l'intention³⁷: montrer par l'exemple «[...] la richesse verbale, la maîtrise syntaxique et la créativité dont savent faire preuve les membres des groupes de pairs» (Labov, 1978:391) et par là-même leur participation à une culture éminemment verbale. De fait, les résultats scolaires des affranchis pourraient tendre à infirmer leur habileté linguistique. La «reconnaissance» enfin se place à un troisième niveau. La reconnaissance, en premier lieu, de l'usage des insultes rituelles en tant qu'institution, c'est-à-dire structure sociale et relationnelle assujettie à des règles systématiques. En second lieu, la reconnaissance, par le biais des vanes rituelles, de différences importantes entre les subcultures. La pratique des insultes est fondée sur un savoir social et des conventions que partagent les membres de la culture africaine-américaine, mais qui sont, du moins en partie, étrangers aux membres des autres subcultures.

37 Cf. «phase» 2. «Analyse des données». Ces deux intentions se complètent.

L'analyse du discours des vanes dépend étroitement des analyses de la structure linguistique du vernaculaire africain-américain et des liens sociaux. Les «phases» précédentes sont ainsi des phases obligées pour saisir les échanges verbaux en eux-mêmes et pour eux-mêmes, pour interpréter les performances langagières d'acteurs préalablement situés et définis socialement.

Conclusion

La forme de l'enquête, l'analyse structurale, la mise au jour des fonctions sociales du vernaculaire et des rapports sociaux qui leur sont associés, ou encore celle de ses emplois concourent ensemble à un but unique, l'étude sociolinguistique du vernaculaire africain-américain. Une étude où le sociologique et le linguistique s'éclairent mutuellement, se relancent constamment. Du reste, la conclusion à laquelle Labov arrive l'illustre bien: l'échec scolaire des jeunes Africains-Américains et surtout leur échec en lecture résulte d'un conflit de cultures, que les différences linguistiques, dialectales, symbolisent et matérialisent à la fois. Seule une enquête de type empirique était à même de saisir cette réalité, cette matérialité.

La langue est considérée dans son contexte là où elle présente toute sa cohérence et sa systématité, soit au sein des groupes d'égaux producteurs et transmetteurs du VAA. Le comportement linguistique de ceux-ci est reconstruit de l'intérieur et leurs rapports – leurs antagonismes – sociaux et linguistiques à la communauté africaine-américaine sont pris en compte car

[...] les *données* à observer doivent être recueillies accompagnées d'une analyse des conditions dans lesquelles elles ont été produites et notamment des rapports de forces symboliques (immédiats et médiatisés) qu'elles intériorisent. (Encrevé, 1977:11)

A Harlem, Labov fait siens, voire pose, les principes de l'approche empirique/matérialiste de la langue; des principes – de production, d'analyse des données, etc. – que la sociolinguistique et la linguistique variationniste continuent de mettre en pratique. Principes au travers desquels transparait un type nouveau de rapport – à la fois scientifique et social – à l'objet d'étude, exprimé par Labov en termes d'engagement³⁸, de dette contractée même.

38 «[...] the sad fact is that the Cobras and the Jets of the 1960s never benefited from our work; ten years later we learned that many of them were shot up, in prison or dead. We have not yet learned how to bring our knowledge to the teaching of reading. The enormous differential between minority and mainstream achievement in school continues to expand, year by year, and we have not yet repaid our debt to the youth who helped us on our way» (Labov, 1997:2).

Bibliographie

- Bonte, P. & Izard, M. (1992). *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris: PUF.
- Bourquin, C. (2003). «*It ain't no cat can't get in no coop*». *L'approche labovienne du vernaculaire africain-américain de Harlem à Philadelphie. Une analyse contrastive et synthétique*. Mémoire de licence en linguistique générale. Université de Neuchâtel.
- Chomsky, N. (1977). *Langue. Linguistique. Politique. Dialogues avec Mitsou Ronat*. Paris: Flammarion.
- Encrevé, P. (1976). Labov, linguistique, sociolinguistique. In W. Labov, *Sociolinguistique*. (pp. 9-35). Paris: Les Editions de Minuit.
- (1977). Présentation: linguistique et sociolinguistique. *Langue Française*, 34, 3-16.
- Ghasarian, C. (dir.). (2002). *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*. Paris: Armand Colin.
- Gumperz, J.J. (1964). Linguistic and social interaction in two communities. In J.J. Gumperz (1971), *Language in social groups*. (pp. 151-177). Stanford: Stanford University Press.
- Labov, W. (1969). The Logic of Non-Standard English. In P.P. Giglioli (1972), *Language and Social Context*. (pp. 179-214). London: Penguin Books.
- (1972a). *Language in the Inner City. Studies in the Black English Vernacular*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- (1972b). *Sociolinguistic Patterns*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- (1976). *Sociolinguistique*. Paris: Les Editions de Minuit.
- (1978/1993). *Le parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis*. Paris: Les Editions de Minuit.
- (1980). Is there a creole speech community? In A. Valdman & A. Highfield (éd.), *Theoretical Orientations in creole studies*. (pp. 369-388). New York: Academic Press.
- (1982a). Objectivité et engagement en linguistique: le procès de l'anglais noir à Ann Arbor. In J. Gueron & T. Sowley, *Grammaire transformationnelle. Théorie et méthodologies*. (pp. 377-420). Saint-Denis: Université Paris VIII - Vincennes.
- (1982b). Objectivity and commitment in linguistic science: the case of the Black English trial in Ann Arbor. *Language in Society*, 11, 165-201.
- (1987). Some observations on the foundation of linguistics.
<http://www.ling.upenn.edu/~wlabov/home.html>
- (1997). How I got into linguistics, and what I got out of it.
<http://www.ling.upenn.edu/~wlabov/home.html>
- (2001). Testing the effectiveness of an Individualized Reading Program for African-American, Euro-American and Latino inner city children.
<http://www.ling.upenn.edu/~wlabov/home.html>
- Lepoutre, D. (2001). *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*. Paris: Odile Jacob.
- Milroy, L. (1987). *Language and social networks*. Oxford: Basil Blackwell.
- Rabinow, P. (1977). *Reflections on fieldwork in Morocco*. Berkeley: University of California.